

LE CARME LÉON DE SAINT-JEAN. — CONTRIBUTION A
L'ÉTUDE DES IDÉES ET DU SENTIMENT RELIGIEUX
EN FRANCE AU XVII^e SIÈCLE.

par M. JEAN-PIERRE MESSANT

Jean Macé (1600-1671) embrassa la vie religieuse à Rennes en 1616 chez les carmes réformés de Touraine. Il fut un beau fruit et un des plus actifs promoteurs de la réforme de son ordre entreprise par Philippe Thibault et nourrie de l'enseignement de Jean de Saint-Samson. Il occupa plusieurs charges dans son ordre, dont deux fois celle de provincial, et fut investi de nombreuses missions à Rome où il entra en étroites relations avec plusieurs papes et de nombreux cardinaux. Apprécié notamment par Ph. Cospéan, le P. Coton, J.-P. Camus, Condren, il fut chargé par Louis XIII d'enquêter sur les possessions de Loudun; Richelieu lui confia, entre autres missions, l'examen des opuscules iréniques de La Milletière; Mazarin enfin retint le P. Léon, qui avait assisté Richelieu dans ses derniers moments.

Mais c'est surtout comme prédicateur et comme écrivain que Léon de Saint-Jean s'illustra. Arrivé à Paris en 1631, il ne cessera d'y occuper les chaires célèbres, à moins qu'il n'entretienne des communautés religieuses. Prédicateur ordinaire du roi en 1650, il prêchera assidûment à la Cour jusqu'en 1654. On le vit aussi en chaire à Rome et à Bruxelles.

Ses œuvres nombreuses et diverses témoignent autant de sa vaste culture que de sa prodigieuse activité : recueils de sermons et de correspondance, ouvrages de controverse, apologies, traités de spiritualité, encyclopédies, ouvrages de théologie, de philosophie, d'histoire et de philologie. La plupart de ces livres connurent plusieurs éditions, et certains des traductions.

Léon de Saint-Jean eut donc son heure de célébrité. Plusieurs historiens, — H. Bremond, M. H. Busson, le R.P. Chesneau, M^{lle} Bouchereaux, — l'ont tiré de l'oubli où il était tombé après sa mort. Considéré ainsi parmi d'autres, Léon de Saint-Jean apparaissait comme un humaniste dévot en général, et en particulier dans ses encyclopédies, comme un apologiste d'esprit thomiste, enfin comme un disciple de Jean de Saint-Samson en spiritualité. Un examen approfondi révèle tout autre chose.

1^o *Non humaniste, mais augustinien.* — Devant la sagesse antique, Léon adopte très exactement la position de saint Augustin et de ses disciples médiévaux; il estime que le païen n'est capable que de « véritez fausses et de vertus trompeuzes ». Seuls les chrétiens peuvent faire le départ entre le vrai et le faux; les sages païens, même sur le plan strictement philosophique, ont faussé leurs lambeaux de vérité. Par ailleurs, il ne peut y avoir de saint Socrate : tous les païens sont damnés. Aussi Léon ne cessa-t-il d'opposer violemment « Athènes et Jérusalem, l'Académie et l'Église »; « le berceau de la nouvelle sagesse fut le tombeau de l'ancienne »; et les humanistes, trop enthousiastes de l'Antiquité, sont « des sages en apparence et de mauvais chrestiens en effet ».

L'Antiquité dès lors tient très peu de place dans l'œuvre de Léon, et par là il tranche sur ses collègues humanistes, tels qu'Yves de Paris. Si sa vision du monde, caractérisée par l'exemplarisme et la continuité dans l'échelle des êtres, est néo-platonicienne, c'est chez Denys l'Aréopagite, chez saint Augustin, chez saint Bonaventure et chez Raymond Lulle qu'il l'a trouvée.

La situation de l'homme déchu est loin d'être aussi avantageuse pour Léon que pour les humanistes. Saint Augustin encore lui a enseigné que, depuis le péché, l'homme, outre la grâce, perdit les privilèges de la nature, dans laquelle il n'y a rien « qui ne fust gangrené ». Aussi Léon est-il néantiste jusqu'au sommet de l'ascension spirituelle : Dieu et la nature sont « contraires »; « moins il y aura d'humain, plus il y aura de divin ».

Brémond reconnaissait particulièrement l'humanisme de Léon dans ses encyclopédies; il y voyait l'influence du P. Binet, dont l'intérêt pour les créatures en elles-mêmes participait de la Renaissance et préparait la science objective. Nous pensons que les préoccupations encyclopédiques de Léon de Saint-Jean procèdent d'un esprit radicalement opposé. Pour lui, la seule science nécessaire et souhaitable est la connaissance de Dieu et des moyens d'y parvenir, la science du salut; il tient encore de saint Augustin, et même de saint Bernard, non moins que de Jean de Saint-Samson, l'affirmation qu'il faut se retirer des choses pour trouver Dieu et arriver à la science des saints. Mais, à partir de là, l'esprit peut retourner à la conquête du monde, notamment pour des nécessités apostoliques, et édifier une science unifiée, comme le monde lui-même, par l'exemplarisme. Léon de Saint-Jean professe le plus pur théologisme augustinien médiéval. Comme les choses n'ont de sens que référées à Dieu, ainsi les sciences n'ont de droit et de vérité que fondées sur la foi et ordonnées à la théologie, qui contient toutes les sciences comme

Dieu contient toutes les choses. Avec saint Bonaventure, Léon ne conçoit les sciences profanes que comme un *itinerarium mentis ad Deum*. Elles sont un itinéraire vers Satan dès lors qu'elles prennent les choses pour fin et trouvent en elles-mêmes leur accomplissement. Dans ses encyclopédies, où l'influence de R. Lulle est avouée et considérable, Léon répond avec tous ses prédécesseurs médiévaux à l'appel de saint Augustin et non aux aspirations scientifiques de la Renaissance, qu'il condamne. Ceci confirme la persistance, soupçonnée par M. Gilson, de l'idéal scientifique de l'augustinisme médiéval au XVII^e siècle.

2^o *Non thomiste, mais augustinien.* — On comprend que les humanistes, qui accordent quelque crédit à la seule raison, adoptent une conception thomiste des rapports de la raison et de la foi, et donc une méthode apologétique d'esprit thomiste. Or Léon n'est pas humaniste, mais augustinien. Mais il faut distinguer deux types d'apologétique augustinienne. La mieux connue, celle de Pascal, exige du libertin un acte de foi préalable à toute discussion sur le contenu de la foi : c'est le *credo ut intelligam* pur et simple.

Léon emploie une autre tactique : il prétend conduire le libertin *par la seule raison* jusque très loin dans la foi, puisqu'il « démontre » le mystère de la Trinité. Cette apologétique « rationnelle » a été jugée « thomiste ». Il n'en est rien. Léon précise qu'il n'entend pas que la seule raison puisse « atteindre et découvrir » les mystères de la religion ; elle ne peut même pas parvenir, selon lui, aux vérités philosophiques. Mais l'apologiste, lui, éclairé par la foi, est capable de raisonner valablement devant le libertin ; connaissant les vérités par la foi, l'apologiste en rend raison. La foi reste préalable, du moins chez celui qui raisonne. Ceci est fort différent de la position thomiste. Léon se souvient simplement du *fides quaerens intellectum* ; cela lui permet, sans risque d'hérésie, de « démontrer » la Trinité, — ce qui est impensable dans une perspective thomiste, — dont il donne, après saint Bonaventure, les *rationes necessarias et congruitatis*. En somme, le *credo ut intelligam* est maintenu, mais on y ajoute, en s'adressant au libertin : *me audiens, intellige ut credas*. Ce n'était certes pas la méthode préférée de saint Augustin, mais cette stratégie provisoire s'impose parfois pour des raisons apostoliques, et saint Augustin lui-même n'a pas dédaigné y recourir contre les manichéens, non plus que saint Anselme contre Roscelin, ni R. Lulle contre les musulmans ; et, quelques décades plus tard, Malebranche adoptera exactement le même point de vue, mais il mettra son plan en œuvre avec des matériaux cartésiens. Léon, chez qui on ne trouve

aucune influence de R. de Sebonde, et qui semble ignorer Descartes, emprunte ses arguments à la tradition scolastique simplifiée.

Le cas de Léon nous rappelle donc que toute apologie rationnelle n'est pas « thomiste »; qu'il existe deux sortes d'apologétique issues en droite ligne de saint Augustin et de sa conception des rapports de la raison et de la foi; enfin qu'en un sens, une de ces apologétiques est même d'autant plus « rationnelle » qu'elle est augustinienne.

Léon de Saint-Jean avait discerné en son temps « l'âge de la raison »; loin de s'en plaindre, il s'en est félicité; mais en croyant y répondre il ne put que tenter de ressusciter le rationalisme augustinien et médiéval. Il faudra attendre Malebranche pour voir l'apologétique « rationnelle » assumer vraiment l'âge moderne, mais dans le même esprit augustinien.

3^o *Non samsonien, mais bérullien.* — En spiritualité, Léon de Saint-Jean est un transfuge : formé dans l'entourage prestigieux de Jean de Saint-Samson, c'est cependant de Bérulle qu'il est le disciple, — sans jamais l'avouer, — et le bérullisme qu'il propage. Dans ses sermons et ses traités de spiritualité, on trouve constamment les thèmes bérulliens, qui servent de charpente, inlassablement repris et creusés, parfois audacieusement prolongés, et exprimés dans le vocabulaire même de Bérulle : christocentrisme, prééminence de l'Incarnation, paradoxes de l'exinanition du Verbe, mystères de grandeurs et d'abaisssements, chaîne des mystères, théorie des « états » et de leur « application », vœux de servitude. Tout les traits caractéristiques de la pensée bérullienne forment le tissu même de la spiritualité de Léon. C'est le *Discours sur l'État et les Grandeurs de Jésus* qu'il a le plus médité; nous avons pu établir des comparaisons textuelles convaincantes. Au sommet de l'ascension spirituelle cependant, qu'il aborde rarement et seulement de l'extérieur, n'ayant eu lui-même aucune expérience mystique, Léon ne peut suivre Bérulle qui n'a pas été jusque-là; il passe la main à Benoît de Canfeld et à la Dame milanaise; là seulement, il rejoint pour peu de temps un courant plus abstrait et l'influence de Jean de Saint-Samson est plus apparente, surtout dans les sermons destinés aux carmes. Bien entendu, Léon se nourrit abondamment de la Bible, tout particulièrement de saint Paul, son « divin maître », ainsi que des Pères grecs et latins, et de saint Bernard.

C'est très tôt, dès avant 1633, que Léon de Saint-Jean diffusa l'enseignement de Bérulle dont il fut vraiment un héraut, et cela de plus en plus à mesure de ses succès de prédicateur dans les grandes chaires de Paris. Par là, il contribuait puissamment à la réforme de

la prédication. A l'exemple qu'il donnait il joignit un *Traité de l'éloquence chrétienne*, où son enthousiasme pour « le ministère de la Parole de Dieu » se donne libre cours. Il y déplore vivement le triste état de la prédication et stigmatise sévèrement les « prédicateurs à la mode », les « humanistes » précisément; il dénonce leur paganisme, — qui leur fait préférer Platon, Aristote et Sénèque, quand ce ne sont pas les poètes, à la Bible et aux saints Pères, — leurs inconvenances, leur frivolité, leur ton profane, léger, mondain et précieux, leur complaisance au siècle; le laxisme, en un mot, et l'absence de Jésus-Christ. La devise de Léon est celle de saint Paul : *predicamus Jesum Christum, et hunc crucifixum*. En introduisant l'enseignement de Bérulle dans la chaire chrétienne, Léon y restituait le sérieux et la dignité, l'attention perpétuelle au Christ, l'esprit de religion, les exigences absolues de la vie chrétienne, l'appel de tous les baptisés à la perfection et à la sainteté, sans admettre aucun compromis. Entre Bérulle et Bossuet, Léon est un chaînon; grâce au premier, il créa dans la prédication les conditions qui ont rendu possible le second.

Ni humaniste, ni thomiste, ni disciple de Jean de Saint-Samson, Léon de Saint-Jean fut profondément augustinien et passionnément bérullien. Dans l'augustinisme strictement médiéval, il crut trouver la réponse aux problèmes nouvellement posés par l'âge « de la raison »; nourri de la spiritualité de Bérulle, il fut un bon ouvrier de la Restauration catholique.